

dossier

Entretien avec Miguel Benasayag

Bénévolat ou engagement, l'expression d'un désir

Philosophe et psychanalyste, né en 1953, Miguel Benasayag est d'origine argentine et réside en France. Il y anime le collectif « Malgré tout ». Encore étudiant en médecine, il a participé activement à la résistance armée de la guérilla face à la dictature en Argentine. Arrêté, il est emprisonné durant quatre ans et extradé en France. Médecin spécialisé en psychopathologie, il consulte à l'hôpital de Reims et est également analyste. Ses activités et réflexions d'écrivain et de philosophe l'ont par ailleurs amené à se pencher sur le phénomène de l'engagement et à développer une approche critique de la relation qu'entretiennent le tissu associatif et l'individu engagé avec la société contemporaine.

Propos recueillis par Benoît Hennaut

En marge de cet entretien, nous publions quelques extraits du dernier titre paru de Benasayag, *Connaitre est agir. Paysages et Situations* (Paris, La Découverte, 2006). Il y explore la notion de « paysage » en tant que la construction individuelle d'une fenêtre ouverte sur le monde et développe une analyse tant sociologique que physiologique des freins qui empêcheraient l'individu de passer d'une certaine perception de ce monde à une volonté d'agir sur lui.

Benoît Hennaut: Volontariat d'une part, engagement d'autre part, quel lien faites-vous entre les deux? Ou comment l'un ne va-t-il pas sans l'autre?

Miguel Benasayag: Il y a d'abord un socle commun: le fait d'être attentif à un désir qu'on a d'intervenir dans quelque chose qui en principe ne nous regarde pas. Prenons l'exemple de la santé que je connais. Si je suis médecin dans un hôpital aux urgences, je suis professionnellement dans l'obligation de soigner quelqu'un qui arriverait blessé. Ce travail, cette activité, je pourrai l'exercer de manière engagée, ou pas. Elle prendra plus ou moins de sens pour moi en fonction de l'intensité que je voudrais mettre dans mon geste, en fonction des rapports humains, engagés ou pas, que

j'aurai envie d'avoir avec mon patient. Je pourrai aussi en tant que médecin être engagé dans mon travail au sens de développer, par exemple, une pensée de la santé qu'on n'exige pas spécialement de moi. L'engagement au sens de prise de position, tout comme le bénévolat, comportent cet aspect externalisant: le fait de ne pas fermer les oreilles, de rester attentif à des choses qui en principe ne nous regardent pas de par notre fonction sociale première. C'est résister à l'injonction de « Circulez, il n'y a rien à voir », car tout le monde sait que dans ces cas-là, il y a évidemment toujours quelque chose qui se cache.

B. H. : On explique régulièrement la croissance organique de l'associatif (dans ses structures et ses diverses formes d'engagement ou de participation) par la valeur supplétive qu'il aurait face à une société dominée par des valeurs individualisées, technologiques et matérialistes. De votre côté, vous avez abondamment travaillé la notion de « lien social » qu'il s'agit de recréer dans un environnement éclaté, où les repères sociaux sont peu perceptibles ou pas immédiatement accessibles.

M. B. : Malheureusement, l'associatif évolue en effet dans cette direction supplétive que vous décrivez. Souvent, l'objectif originel d'action ou de principe pour lequel les gens se réunissent devient un peu marginal par rapport à l'objectif en soi que représente pour des gens isolés le fait de se rassembler. Cela enlève évidemment de sa force et de son efficacité au travail associatif. L'efficacité immédiate de l'associatif dans ce cas étant de briser l'isolement social dans lequel sont

ses membres. Cela révèle un côté évidemment contreproductif par rapport à l'objet initial poursuivi par l'association concernée. La myriade d'associations existantes constitue donc de fait l'espace intermédiaire manquant entre les individus isolés et les centres de pouvoir institutionnels. Tout en échouant pourtant aujourd'hui à la constitution d'un véritable contre-pouvoir dans le chef de la société civile.

B. H. : En quoi peut-on expliquer alors la transition opérée par certains entre une activité de bénévolat associatif et une forme d'engagement politique institutionnalisé ?

M. B. : Cette transition peut être interprétée dans certains cas comme un symptôme de l'échec de la création d'un tissu social de « contre-pouvoir » par les associations et les collectifs. Voyant que cette réalité associative ne parvient pas à faire le poids face aux problèmes, à l'horreur et à la destruction de la société, certaines personnes ressentent la tentation de basculer de l'associatif dans le politique. En entendant par « politique » ici les aspects institutionnels d'un système de politique représentative. C'est un véritable échec de mon point de vue, car on ne peut pas vouloir être peintre et directeur de musée en même temps. Non pas qu'il faille s'opposer aux directeurs de musée; ils sont nécessaires. Mais ce sont deux activités différentes! La politique a pour mission de gérer ce qui existe dans la vie sociale. Notre préoccupation est que la vie sociale existe de façon puissante, et pas en cherchant un raccourci qui ressemble à un égarement dans ce lien avec le pouvoir politique. Je constate une rupture de nature

entre la volonté de créer le contrepouvoir social et celle de gérer le pouvoir. Ce n'est certainement pas en abandonnant le travail d'association pour aller vers le pouvoir qu'on va suppléer aux manquements du développement du contrepouvoir. Je ne m'oppose ni à la politique ni aux institutions représentatives, mais je plaide pour le maintien d'une séparation claire entre ces deux activités nécessaires.

B. H. : Existe-t-il une morale de l'engagement ?

M. B. : Une morale de l'engagement est une réalité particulièrement triste, « surmoïque », impliquant l'obligation d'être ou de s'engager d'une manière spécifiquement définie. Comme toute morale en général, celle de l'engagement serait immorale, car on s'exécute en attendant une récompense narcissique, ou en provenance de l'au-delà. Je préfère parler de l'éthique de l'engagement. Un engagement éthique exprime une volonté de vie à l'intérieur d'un certain cadre de référence à construire, et donc l'existence de désirs que je veux exprimer, protéger, par lesquels je veux développer des liens. Il faut distinguer l'engagement comme mode d'existence, où on désire ce qu'on fait et on assume les conséquences et les tâches issues de ce désir de société, d'une préoccupation narcissique qui serait à la base d'une morale dictant des actes ou des pensées en fonction de ce que « je dois être ». Je me moque de savoir si les gens sont contents d'eux-mêmes ou pas. La question est de savoir par où passe la vie, à travers les doutes ou les malaises de gens qui s'engagent; pas que des personnes aiment se voir et se savoir dans

la bonne voie, espérant une gratification dans l'au-delà ou dans l'en-deçà.

B. H. : Quelle part le doute personnel joue-t-il dans la construction d'une conviction ?

M. B. : Je ne dirais pas que c'est une question de doute. Soit les convictions qui sont les nôtres sont bâties sur un dogme, et il ne reste qu'à prier pour qu'au nom du communisme on ne devienne pas Pol Pot... Soit au contraire, on avance avec des hypothèses. À partir d'un désir sans forme prédéfinie envers la vie, la justice, la société ou l'amour, on prend des hypothèses toujours situées, multiples et contradictoires. Il ne s'agit pas de douter, car, à partir d'hypothèses, on sait qu'on doit systématiquement accepter leur mise à l'épreuve. L'objectif d'une hypothèse est aussi de l'écarter au profit d'une autre quand elle devient hors d'usage. Croire selon des hypothèses, c'est vivre d'emblée en acceptant leur multiplicité. Il n'est donc pas tant question de s'ouvrir au doute que de ne pas être un dogmatique qui cherche à quel monde défini il ressemble.

B. H. : Vous ne niez pas pour autant qu'il existe une dialectique nécessaire et permanente entre nos actes et leur raison d'être. Y a-t-il une nécessité permanente de s'interroger par rapport à son propre engagement ?

M. B. : C'est un problème de notre époque, celui du sens. On sort d'une très longue période de l'humanité pendant laquelle on a cru, que ce soit dans la politique générale comme dans la vie individuelle, dans le macro comme dans le micro, que la vie des sociétés, la vie de

l'humanité, la vie des espèces avaient un sens. Hegel, l'historicisme, Marx d'une certaine manière, ont largement contribué à ce courant. On trouvait ce sens dans l'Histoire, la grande, mais aussi dans la petite histoire: on avait l'habitude de penser toute notre vie comme si elle avait un fondement établi. Aujourd'hui, le défi de la pensée pour nos contemporains passe par la possibilité d'envisager une multiplicité qui n'aurait pas un sens unique. Cela ne revient pour autant ni au nihilisme, ni au non-sens postmoderne, ni au relativisme culturel de bon aloi. Il s'agit de voir tout simplement qu'on ne peut pas à vrai dire maîtriser le sens de chacun de nos actes. Il faut être aussi à l'écoute de ce qui chez nous existe sans qu'on l'ait décidé consciemment. Un élan de solidarité ou de bénévolat n'est que rarement le résultat d'un débat intérieur qui nous pousserait à l'entreprendre. Il s'agit plutôt d'être attentif à ce qui émerge du désir, non pas pour le poursuivre systématiquement comme s'il était sacré, mais plutôt pour accepter qu'il n'y ait pas une cohérence à tous nos actes. De plus, ceux-ci s'inscrivent dans une époque, ils ne viennent pas tous de l'intérieur. On ne désire pas n'importe quoi n'importe quand. Je trouverai toujours une réponse à cette question sur le sens de mon acte, mais elle restera partielle. C'est avant tout un élan, celui d'aller vers l'autre, d'intervenir, de réagir. On n'est jamais complètement ordonné dans notre vie. Freud disait d'ailleurs que nul n'est maître en sa maison. Enfin, acceptons également une vision un peu utilitariste par rapport à soi-même de l'engagement et du béné-

volat. C'est avant tout une fin en soi, en rapport avec un désir qui s'exprime chez l'individu. On peut se demander à posteriori dans quel projet plus global cela va s'inscrire, sans que ce sens prédéfini préside pourtant à l'action. On navigue entre une forme d'obscurantisme qui consisterait à dire qu'on peut faire n'importe quoi sans s'en soucier, et le désir d'une maîtrise totale. L'équilibre est au milieu.

B. H. : Beaucoup de nos contemporains sont pourtant très engagés, spirituellement même, dans la recherche active du sens qu'ont les actes, gratuits ou non, de leur vie.

M. B. : En effet, il suffit de se pencher sur le mouvement des sectes, par exemple, qui touche des millions de personnes en Europe. Recrutant majoritairement parmi les couches de la population les plus éduquées (ingénieurs, médecins, architectes), et non chez les plus démunis comme certaines caricatures peu nuancées et tentant de rassurer nous inviteraient à le penser, il montre bien la nécessité chez une partie de nos contemporains de trouver une réponse sur la cohérence globale. Comme si on ne pouvait vivre sans un récit qui dise d'où on vient, où on va, et surtout comment. C'est le symptôme d'une époque obscure, car ce n'est pas un besoin naturel de l'homme. C'est d'ailleurs une question frelatée de croire que la philosophie est nécessairement liée à la question des origines. Cela, c'est le rôle du religieux. Selon moi, la philosophie se pose d'abord et avant tout la question de l'être ici et maintenant, de ce qui existe, de comment cela existe. Et dans

l'obscurité, le religieux apaise certains. Une époque obscure est caractérisée non pas tant par sa dureté que par le fait que l'horizon soit bouché; une époque dans laquelle les hommes et les femmes sentent que le futur est noir. Et là-dessus tout le monde est d'accord: la lecture de l'avenir est pessimiste quant aux conditions de vie sur la terre. Le futur est menaçant. La menace et l'insécurité provoquent donc la débandade. Et plus on est dans le sauve-qui-peut, plus on provoque le désastre qu'on craint, dans un égoïsme parfait des hommes et des États.

B. H. : Seriez-vous en train de sombrer dans le pessimisme ?

M. B. : Je ne suis pas du tout pessimiste. Je pose un diagnostic. Ce serait pessimiste au contraire de nier la gravité du constat. Car un bon diagnostic permet un bon traitement. Ce qui est vraiment pessimiste, c'est refuser de voir la menace. Ce n'est pas parce qu'une époque est obscure qu'on ne peut rien faire. Elle est certes très dévitalisante, mais il faut savoir alors comment on milite, comment on s'engage, comment on participe à la vie sociale. Ma proposition est de le faire en « intensivité ». C'est-à-dire que la question de l'extensif, du quantitatif et du rapport de force destiné à changer la réalité totale, n'est pas à l'ordre du jour. Pour changer la réalité dans son ensemble, il faut avoir une alternative qui commence à pointer. Jamais personne n'a réussi à installer une société nouvelle de but en blanc. La Révolution française s'est faite sur la base de la préexistence d'un mercantilisme et d'une société bourgeoise en développe-

ment économique et intellectuel. Aucune révolution n'a instauré une nouvelle société clé en main. On n'est donc pas au moment où on peut avoir comme préoccupation centrale un rapport de force menant au bouleversement. On est dans l'époque de la construction de nouveaux possibles, multiples, pluriels, créatifs, dans l'action. Qu'est-ce qui est possible dans le schéma du lien social? Qu'est-ce qui est possible dans une médecine qui ne soit pas exclusivement encadrée par les laboratoires? Comment est-il possible d'avoir un rapport non aliénant avec la technologie?

La question centrale d'un point de vue philosophique est la suivante: comment l'action humaine s'articule-t-elle avec l'histoire? Nous sommes aujourd'hui à la recherche de cette articulation entre notre désir individuel de puissance et l'histoire. En faisant quoi, et de quelle façon, pouvons-nous avoir prise pour dépasser l'impuissance dans laquelle nous sommes? L'époque actuelle est donc celle d'une recherche qui comporte beaucoup de joies, de manifestations de notre désir. Avec la résistance de cette obscurité grandissante et menaçante, mais l'intérêt de cette intensivité de nos actions.

B. H. : Vous préconisez donc que les actions individuelles soient prédominantes par rapport aux investissements à faire sur la politique générale ?

M. B. : La politique générale, c'est bien, mais comme corolaire secondaire. C'est le lieu du « moins pire », du « le plus démocratique possible ». Mais la capacité de se mouvoir et d'exister dans une

société de destruction telle que nous la connaissons est le lieu d'une recherche intensive, dans l'action, qui puisse mettre en réseau des groupes plus ou moins grands de personnes actives. De savoir comment, sous quelle forme, dans quel type de socialisation une autre société est possible.

B. H. : Les gens ne peuvent pourtant trouver du sens et avoir une action que dans une société qui soit à leur mesure...

M. B. : Le village global, cela n'existe pas, en effet ! Et il faut surtout éviter de céder à la tentation de s'y noyer. Le village global est une forme d'impuissance totale. La question est donc bien de savoir comment ne pas se perdre dans une certaine centralité politisée ou trop massive, et comment à l'inverse ne pas se perdre dans la dispersion d'autant d'actes individualisés. Par exemple, si face au désastre écologique du monde, quelqu'un vous dit : « Moi je prends mon vélo, moi je m'habille bio, et moi je ne consomme pas trop d'électricité », c'est très bien, c'est bien de ne pas vivre comme un barbare individuellement. Mais il y a une telle discontinuité entre cette action morale (ou éthique, peu importe), et la société, qu'elle en est inopérante comme action de changement. Il faut du lien.

B. H. : N'est-ce pas cette relative dispersion qui provoque l'incapacité de la myriade d'associations existantes à vraiment créer ce lien social qu'elles cherchent pourtant à reconstruire ?

M. B. : Il y a quelques années, nous avons failli observer un mouvement de basculement des associations au

niveau international, se rapprochant, créant une « usine » de création de lien. Malheureusement, cela a plafonné et le saut n'a pas eu lieu. Entre les années 2001 et 2004, avec les grands forums sociaux mondiaux, avec Marcos au Mexique, avec les sans-terre au Brésil, les intouchables en Inde, on a vu un grondement convergent qui laissait penser d'un point de vue anthropologique ou historique que nos sociétés avaient finalement réussi à engendrer un mode de résistance nouveau face à la destruction néolibérale. Voici environ un an, en fonction des pays, quelque chose s'est passé qui nous a fait manquer ce saut vers plus de lien. Après les énormes insurrections en Argentine par exemple, ayant renversé le gouvernement, et ayant vu la création d'associations de quartier très actives dans divers domaines de la vie sociale, nous avons connu un mouvement associatif relativement structuré, n'étant ni dispersé ni trop centralisé. La gauche ultra-démocratique est alors arrivée au pouvoir (sans qu'on ne puisse rien reprocher à M. Kirchner¹ d'un point de vue politique), et le mouvement s'est purement et simplement dégonflé.

B. H. : Y a-t-il eu un trop-plein de confiance des différents acteurs sociaux et associatifs vis-à-vis du politique institutionnel, dans la prise en charge de la société que celui-ci pouvait assumer ?

M. B. : Quand il y a un succès politique de cet ordre, il y a toujours deux conséquences : des gens qui lui donnent trop de confiance, lui transférant la responsabilité de faire avancer les choses après les mouvements sociaux qui ont amené ce succès,

¹ Nestor Kirchner est président de l'Argentine depuis 2003 (NDLR).

mais aussi une volonté très forte du côté du nouveau pouvoir institutionnel que les gens restent désormais tranquilles, réclamant de l'espace et de la liberté pour travailler, qu'on le laisse faire. Ce qui est suicidaire pour un pouvoir démocratique qui ne peut durablement s'appuyer que sur une base qui bouge.

Actuellement, ce monde multiple et varié des ONG, des associations, n'a donc pas fait le saut. Cela continue à exister, mais d'une manière un peu dévitalisée, avec la tentation très forte de se tourner dès lors vers un nouveau grand leader qui pourrait de son souffle relancer la dynamique. C'est ce qui s'est passé au forum social de Caracas avec le rôle pris ou attribué à Chavez. C'est l'opposé de l'essence même du forum social tel qu'il s'était créé. Le b-a-ba de l'altermondialisme était au contraire de se dire: au Venezuela, il y a des processus intéressants, mais sans pour autant se mettre à adorer son leader comme un sauveur suprême. C'est déresponsabilisant, donc nuisible à l'esprit d'association. Parce qu'on pourrait aussi remarquer par exemple les processus intéressants qui sont présents à Cuba (alphabétisation, éducation) à côté des processus néfastes qui habitent l'île par ailleurs (répression de la presse ou de l'homosexualité), plutôt que de devoir toujours se réfugier derrière le Castro-oui ! ou le Castro-non ! Je ne vois pas comment on peut juger globalement un pays en l'identifiant à son leader. Et le dernier forum mondial à Caracas a montré cette tendance à ne plus penser en termes de processus, mais bien cette tentation idéologique de penser en termes de leader.

B. H. : L'école dans nos pays n'encourage pas spécialement aujourd'hui l'apprentissage de la nuance, des liens, cette nécessaire transversalité qui amène à penser les processus et donc à construire l'engagement social. Elle forme plutôt à des compétences régies par des socles, dans une certaine linéarité de l'apprentissage.

M. B. : L'école, si elle n'est pas en échec, est toutefois en sérieuse difficulté, car infestée profondément et durablement par l'idéologie néolibérale. On ne donne plus le temps aux enfants de murir, de désirer la connaissance, car l'école est infestée par cette temporalité rapide de l'idéologie dominante. D'une école du désir, nous sommes passés à une école de la menace. D'une éducation montrant en quoi les choses du monde étaient formidables et désirables, formant des personnes multiples capables de s'y trouver un métier, on est passé à une éducation de la menace, d'une orientation précoce, dès le plus jeune âge à la maternelle, fondée sur un déterminisme utilitariste que je m'efforce d'ailleurs de dénoncer dans mon métier de pédopsychiatre.

B. H. : En conclusion, n'est-ce pas quand même une forme d'élitisme social que de vouloir théoriser l'engagement associatif? Vous dites vous-même qu'il s'agit d'abord et avant tout d'un désir naturel chez beaucoup de gens.

M. B. : Je théorise par affinité élective, parce qu'à moi ça me plaît. Depuis le début, m'étant engagé très jeune dans la résistance contre la dictature en Argentine, j'ai aimé penser ce que je faisais. Même si parfois cela a déplu à mes camarades... Pour moi, l'engagement s'est toujours accompagné d'une pensée de

l'engagement, même si je ne crois pas qu'on ait besoin d'une théorie pour s'engager. Mais la théorie est un élément de plus, qui accompagne, sert l'engagement. Elle a donc son utilité, mais pas la fonction d'ériger la pratique. Je suis un philosophe matérialiste qui pense que théorie et pratique sont deux parallèles qui se réalimentent mutuellement. ■

Bibliographie

- Malgré tout. Contes à voix basse des prisons argentines*, La Découverte, 1982.
- Transferts. Argentine, écrits de prison et d'exil*, en collaboration avec Francisco Sorribes Vaca, La Découverte, 1983.
- Utopie et liberté. Les droits de l'homme: une idéologie?*, La Découverte, 1986.
- Critique du bonheur*, en collaboration avec Édith Charlton, La Découverte, 1989.
- Cette douce certitude du pire*, en collaboration avec Édith Charlton, La Découverte, 1991.
- Penser la liberté. La décision, le hasard et la situation*, La Découverte, 1994.
- Le pari amoureux*, en collaboration avec Dardo Scavino, La Découverte, 1995.
- Peut-on penser le monde? Hasard et incertitude*, en collaboration avec Herman Akdag et Claude Sekroun, Éditions du Félin, 1997.
- Pour une nouvelle radicalité*, en collaboration avec Dardo Scavino, La Découverte, 1997.
- Le mythe de l'individu*, La Découverte, 1998.
- La fabrication de l'information. Les journalistes et l'idéologie de la communication*, en collaboration avec Florence Aubenas, La Découverte, 1999.
- Parcours. Entretiens avec Anne Dufourmentel*, Calmann-Lévy, 2001.
- Du contrepouvoir*, en collaboration avec Diego Sztulwark, La Découverte, 2000; nouvelle édition, 2002.
- Résister, c'est créer*, en collaboration avec Florence Aubenas, La Découverte, 2002.
- Les passions tristes. Souffrance psychique et crise sociale*, en collaboration avec Gérard Schmit, La Découverte, 2003; nouvelle édition, 2006.
- Che Guevara. Du mythe à l'homme, aller-retour*, Bayard, 2003.
- La fragilité. Construire une pensée de l'agir*, La Découverte, 2004.
- Abécédaire de l'engagement*, Bayard, 2004.
- Plus jamais seul. Le phénomène du portable*, Bayard, 2006.
- Connaitre, c'est agir. Paysages et situations*, La Découverte, 2006.